



*La littérature juive, une littérature entre deux langues – cours n°2*

*Haïm Nahman Bialik, poète national juif*

*Chronique de Gilles Rozier*

Dans ce deuxième épisode, je vous propose de faire un saut en avant d'une trentaine d'année, et de nous intéresser à une nouvelle génération d'écrivains. À cette époque, ceux-ci s'expriment encore dans les deux langues, les deux littératures, yiddish et hébraïque, ne se sont pas encore séparées. Comme symbole de cette génération, nous nous intéresserons aujourd'hui à Haïm Nahman Bialik, qui fut plus tard considéré comme le poète national d'Israël.

Bialik est né en 1873 dans un village non loin de Jitomir, c'est à dire à l'ouest de Kiev en Ukraine. Après le heder, l'école élémentaire religieuse, il poursuit dans une yeshiva, réservée aux adolescents. Mais pas n'importe quelle yeshiva : celle de Volozhin, fondée en 1803 par rabbi Haïm de Volozhin, un disciple du très érudit Gaon de Vilna.

Le jeune Haïm Nahman pensait qu'on y enseignait des matières profanes. Mais une fois sur place, il fut fort déçu de constater que tout l'enseignement ou presque était consacré au Talmud. Il n'y restera que dix-huit mois, mais 18 mois très enrichissants. En effet, il y entra en contact avec un groupe du mouvement 'Hibat-Tsion, eux-mêmes sont nommés des 'Hovevei Tsion, les Amants de Sion.

Qui sont donc ces Amants de Sion ?

Eh bien, à partir de 1880, une vague de pogroms ensanglanta les bourgades juives de Russie. Cette vague provoqua le début de l'émigration massive des Juifs vers l'Europe occidentale et les Amériques. Mais sur place, elle facilita l'émergence du sentiment national chez les jeunes juifs, en quête d'un nouvel idéal susceptible de combler le vide laissé par la perte de la foi. Ce nationalisme prit différentes formes. Pour les Hovevei Tsion, pionniers du sionisme, l'avenir des Juifs n'était pas dans l'Empire russe mais dans le retour à Sion, à la terre d'Israël, en Palestine. Et dans la promotion de l'hébreu comme vecteur de culture nationale.

Bialik appartient totalement à cette génération. Lors de son séjour à la Yeshiva de Volozhin, il abandonne la foi et la pratique religieuse, et il écrit son premier poème. On est en 1891. Le début de ce poème, vous l'avez entendu en générique, interprété par la chanteuse Nehama Hendel : « El Hatsipor », à l'oiseau. Un texte totalement irrigué par l'amour de Sion.

Ecoutez plutôt, dans une traduction d'Ariane Bendavid :

*Je salue ton retour, charmant oiseau,  
Qui des terres du soleil reviens à ma fenêtre –  
J'ai tant aspiré à entendre ton doux chant  
Depuis qu'un jour d'hiver tu quittas ma demeure !*

*Chante, raconte-moi, mon oiseau bien-aimé,  
Les merveilles de ces lointaines contrées ;  
Ce beau, ce chaud pays, connaît-il lui aussi  
Tant de malheurs, tant de tourments ?*

En 1891, Bialik s'installe à Odessa qui est à l'époque la capitale des lettres juives. Mendele Moykher-Sforim y était au centre de la vie littéraire juive d'Odessa, rappelez-vous.

Mais Bialik y rencontre une autre personnage fondamental : Asher Hirsh Ginsberg, alias Ahad Haam. Ahad Haam est le principal promoteur du sionisme spirituel. Il ne pense pas que le sionisme doive seulement régénérer la population juive, mais également le judaïsme lui-même. Pour lui, l'intérêt d'une présence juive en terre d'Israël, en Palestine, n'est pas avant tout politique, il ne prône pas particulièrement la création d'un État, mais il est culturel. Sion doit être un foyer spirituel qui illumine le monde juif dans son entier.

Pendant les années 1890, Bialik écrit l'un de ses plus grands et plus longs poèmes « Hamatmid », l'étudiant appliqué : un garçon y sacrifie sa jeunesse à tenter de maintenir la tradition dans une yeshiva. Pour Bialik, ce texte est une sorte d'adieu néoromantique au monde de la yeshiva. Dans ces années, il continue de composer en hébreu de manière intensive et on le croirait définitivement lancé dans cette langue.

Eh bien, ce n'est pas si simple. Car en 1899, il publie ses premiers poèmes en yiddish. Mais pourquoi donc écrire dans les deux langues ? Parce qu'avant d'être sioniste et hébraïste, Bialik est un poète, et quand un poème lui vient dans une langue ou dans l'autre, il ne le commande pas. Certes, son œuvre en hébreu est imposant : 130 poèmes, 79 pour enfants que des générations d'Israéliens ont récités et chantés, des nouvelles, des essais, des traductions dont le célèbre Don Quichotte, alors qu'en yiddish, il n'a composé qu'une vingtaine de poèmes. Mais l'important n'est pas là. Ce qui compte, c'est que dans les deux langues, Bialik se montre d'une virtuosité exceptionnelle. Il parvient à assouplir le langage, le vers, pour lui faire épouser les méandres de l'âme humaine, ses émotions, ses paradoxes, ses doutes et ses inquiétudes, avec la force d'un Baudelaire.

Ecoutez plutôt cette célèbre chanson interprétée par Arik Einstein, est une des plus beaux poèmes d'amour de Bialik :

*Prends-moi sous ton aile  
Et sois pour moi sœur et mère  
Ton giron un refuge pour ma tête  
Un nid pour mes prières rejetées*

En avril 1903 survient une catastrophe, un pogrom à nouveau. À Kishinev en Bessarabie, pendant deux jours, la population juive est victime d'émeutes d'une violence inouïe : le bilan est de 47 Juifs assassinés, 92 blessés graves, plus de 500 blessés légers, des jeunes filles et des femmes violées et 700 maisons et boutiques pillées et détruites.

Après le pogrom, Bialik est envoyé sur place en tant que journaliste. Mais le poète se dresse, et revient avec un poème d'une force inouïe, en deux versions, l'une en hébreu, l'autre en yiddish : *La ville du massacre, Be-ir Ha-hariga, In sh'hite-shtot.*

*Dans le fer, dans l'acier, glacé, dur et muet  
Forge un cœur et qu'il soit le tien, homme, et viens !*

*Viesn dans la ville du massacre, il te faut voir  
Avec tes yeux, éprouver de tes propres mains  
Sur les grillages, les piquets, les portes et les murs,  
Sur le pavé des rues, sur la pierre et le bois,  
L’empreinte brune et desséchée du sang, de la cervelle,  
Empreinte de tes frères, de leurs têtes, de leurs gorges.*

Pendant plus de 300 vers, Bialik décrit le massacre, mais il prend aussi à partie les Juifs, il leur demande des comptes quant à leur passivité :

*Et vois, fils d’Adam, vois dans ce coin-là,  
Là-bas, sous ce tonneau, derrière cette caisse,  
Allongés, retenant leur souffle, s’abritèrent  
Frères et fiancés, les maris, les fils et les pères,  
Et de leur trou, ils regardèrent palpiter,  
S’étrangler dans leur sang, dans leur nausée,  
Les saintes, les angéliques, les pieuses chairs,  
Sous l’étreinte des mains profanes et du fer,  
Et ils virent cela, couchés sous terre, et ils se turent.*

J’ai choisi la traduction, du yiddish, de Charles Dobzinski. Il en existe une autre, de l’hébreu, par Ariane Bendavid.

Avec cette dénonciation de la résignation des victimes, on aurait pu s’attendre à ce que le poème soit violemment rejeté. Mais tout le contraire se produit. Quelques années plus tard, l’essayiste yiddish Shmuel Niger se demande : « Comment les Juifs ont-ils pu supporter sa ville du massacre, comment avons-nous pu considérer comme de l’amour le sel qu’il a versé sur nos plaies encore fraîches et sanguinolentes ? »

Comment alors ? Simplement parce que Bialik expose la plaie ouverte de la conscience juive.

Alors le poème fait l’effet d’un électrochoc et à partir de cette date, des groupes d’autodéfense juive vont s’organiser afin de contrer les pogroms. Les Juifs prennent en main leur destin. Et *la ville du massacre* est un des grands exemples, dans l’histoire mondiale, de l’impact de la littérature sur les consciences.

C’est avec *la Ville du massacre* que Bialik sera intronisé poète national juif. Lorsqu’il visite la Palestine en 1909, les Juifs affluent de tout le pays pour le rencontrer. Mais malgré cet accueil triomphal, il repart déçu : la Palestine reste une minuscule province de l’empire ottoman et décidément, l’esprit souffle davantage à Odessa.

Pendant ces années 1900, avec son ami l’écrivain Yehoshua Hana Ravnitski, il se consacre à un autre projet. Ils collectent les légendes juives pour préparer une œuvre monumentale : le *sefer ha-hagada*, le livre des légendes. Un projet en cohérence avec la pensée de Ahad Haam de redonner vie, dans un nouvel esprit, laïque, culturel, aux valeurs fondatrices du Judaïsme traditionnel. Et à partir du milieu des années 1910, il écrira très peu de poèmes et poursuivra son travail de collecte des trésors littéraires du judaïsme.

La révolution russe le surprend à Odessa. Les bolchéviques veulent promouvoir le yiddish comme langue nationale des Juifs et la culture hébraïque sera petit-à-petit éradiquée d’union soviétique. En 1921, grâce à l’entremise de Maxime Gorki, Bialik obtient une autorisation d’émigrer pour lui, 21 écrivains hébraïques et leurs familles. Quand leur bateau quitte le port, il en est fini d’Odessa comme centre de la culture hébraïque. Bialik choisit Berlin dans un premier temps et en 1924, il s’installe définitivement à Tel-Aviv. Il y est accueilli en roi, il y construit une somptueuse maison, Beit Bialik, la maison de Bialik, dans une rue à laquelle la municipalité donne son nom de son vivant. Je vous conseille de la visiter, c’est un lieu magnifique. Et ce lieu devient le centre de la vie littéraire de Tel-Aviv, une ville qui touche beaucoup le poète car elle lui rappelle Odessa. Bialik organise d’énormes banquets littéraires, le

samedi, dans son jardin. Et quand il quitte Tel-Aviv pour l'Europe, la ville se sent orpheline. En 1934, il aurait dû revenir de son voyage à Vienne, mais une petite opération s'est avérée fatale. Les Juifs de Palestine et du monde entier ont perdu l'un de leurs plus grands écrivains. Son enterrement, à Tel-Aviv, est suivi par une foule considérable jusqu'au cimetière Trumpeldor à deux pas de la rue Bialik, un lieu merveilleux où l'on peut toujours visiter sa tombe et celle de son épouse Mania, au milieu des grands écrivains et penseurs qui ont forgé les débuts d'Israël.

En attendant le prochain épisode qui sera consacré à Yitskhok Leybush Peretz, vous pouvez lire en traduction française des poèmes et des nouvelles dans les anthologies *Un voyage lointain*, *Le livre du feu* et *Le miroir d'un peuple*, ainsi que des légendes dans *Halakhah et Haggadah*. Bonne lecture.